

Quand Babylone dominait l'Orient

Francis Joannès

Professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris VIII-Saint-Denis
Chargé de conférence à l'École pratique des hautes études

Qui n'a entendu parler de Nabuchodonosor, ou des jardins suspendus de Babylone ? Du premier pourtant ne subsiste aucune représentation et sa personnalité nous demeure pour l'instant presque totalement inconnue ; quant aux seconds, ils ont de bonnes chances de n'être que le reflet déformé des parcs des palais assyriens des VIIIe et VIIe siècles avant notre ère. Ce ne sont pourtant pas un pur produit de l'imagination : ils évoquent une période de gloire du royaume de Babylone, qui fut tout à la fois un moment relativement bref dans le flux de la civilisation mésopotamienne – puisqu'il ne dura que trois quarts de siècle, de 610 à 539 avant notre ère – et fut le dernier de l'histoire de ce pays en tant que royaume indépendant ; il demeure cependant l'une de ses plus glorieuses périodes. À la lumière des vestiges archéologiques et des textes en écriture cunéiforme, qu'il nous a laissés en nombre suffisant, Francis Joannès, auteur de La Mésopotamie au Ier millénaire av. J.-C. (Colin – 2000) et directeur du Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne (Laffont – collection Bouquins – 2001), reconstitue certains de ses aspects les plus évocateurs.

De la chute de l'Empire assyrien...

Cette période a reçu, de manière conventionnelle, le nom de « néo-babylonienne » et correspond au moment où, ayant rejeté la domination des Assyriens et même puissamment contribué à la destruction totale de leur empire, la Babylonie – c'est-à-dire la région située entre l'actuelle Bagdad et le rivage du golfe Persique – édifia en quelques années un nouvel empire couvrant le Proche-Orient occidental depuis la Méditerranée jusqu'à la chaîne montagneuse du Zagros, qui sépare la plaine mésopotamienne du plateau iranien. De ces conquêtes, les deux premiers souverains néo-babyloniens, cités habituellement sous leur nom biblique, Nabopolassar (*Nabou-apla-ousour* en babylonien), puis son fils Nabuchodonosor (*Nabou-koudourri-ousour*) tirèrent des ressources suffisantes, en main-d'œuvre et en butin matériel, non seulement pour restaurer les monuments les plus prestigieux de Babylonie ou en édifier de nouveaux, mais surtout pour remettre en état l'économie agricole de leur pays et développer les conditions d'une prospérité qui dura plusieurs siècles.

La Babylonie, qui constitue la partie méridionale de la Mésopotamie antique, avait été rattachée en 745 à l'Empire assyrien en tant que royaume sous tutelle, gouverné parfois par des vice-rois locaux, parfois par des membres de la famille royale assyrienne, parfois enfin, directement par les rois d'Assyrie. Une résistance plus ou moins vive selon les moments, menée surtout par les populations chaldéennes du sud du pays et soutenue par le royaume voisin d'Élam en Iran, avait conduit à la destruction de la ville de Babylone par l'Assyrien Sennachérib en 689. Le règne du dernier grand roi d'Assyrie, Ashourbanipal, fut marqué d'abord par une nouvelle révolte en 652,

par un second siège de Babylone, puis par une nouvelle mise à sac de la ville en 648. Mais le pays connut ensuite deux décennies de calme lui permettant de reconstituer ses forces : lorsqu'à partir de 627 une violente guerre civile opposa les successeurs d'Ashourbanipal, le général Nabopolassar profita de la situation pour se proclamer roi indépendant de Babylone. Il lui fallut cependant dix ans pour repousser les Assyriens hors du pays et il fut plusieurs fois assiégé et près d'être vaincu. À partir de 615 cependant, grâce à l'appui des tribus mèdes d'Iran fédérées sous la coupe du roi Astyage, il fut en mesure de porter la guerre au cœur de l'Assyrie épuisée et de prendre et détruire ses principales capitales : Ashour en 614, Ninive en 612, Harrân en 610. À partir de 609, l'Empire assyrien n'existe plus ; Mèdes et Babyloniens se partagent ses dépouilles, Nabopolassar s'octroyant la partie la plus importante, qui couvre l'essentiel du Proche-Orient occidental. Il y met en place une administration impériale qui est l'héritage direct de celle des Assyriens et reprend probablement une grande partie des structures et du personnel existants.

... à l'avènement de la royauté néo-babylonienne

Cependant, les territoires situés entre la Méditerranée et l'Euphrate, satisfaits d'être débarrassés de la tutelle assyrienne, apparaissaient peu enclins à passer immédiatement sous celle du roi de Babylone. Ils étaient fortement encouragés à la résistance par l'Égypte qui, tout en soutenant le dernier roi d'Assyrie contre ses adversaires, n'avait pu empêcher sa défaite ; lorsque les Égyptiens avaient essayé de reprendre pour leur propre compte les territoires situés en bordure de la Méditerranée, ils avaient été sévèrement battus par les Babyloniens. Leurs troupes et leur diplomatie demeuraient cependant très actives, et il fallut plusieurs séries de campagnes militaires menées par le prince héritier, fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor, pour assurer la mainmise de Babylone sur la Syrie occidentale, la Phénicie, la Palestine et le royaume de Juda. Devenu roi en 604, Nabuchodonosor dut encore faire face à des révoltes de ses vassaux : le roi de Tyr, en 589, dont la capitale résista quinze ans avant d'être prise, et surtout les rois de Juda, Joiaqîm puis Joakîn en 601 et Sédécias en 589. Nabuchodonosor se contenta d'abord d'emmener prisonniers le roi de Juda et l'élite du royaume en 597. Mais la seconde « rébellion » fut beaucoup plus sévèrement châtiée : après un siège de deux ans, la capitale du royaume de Juda, Jérusalem, fut prise d'assaut et pillée, et Sédécias supplicié. Reprenant une pratique développée par les rois assyriens des VIII^e et VII^e siècles et qu'il avait d'ailleurs déjà appliquée à certaines villes de Syrie-Palestine, Nabuchodonosor procéda à une déportation massive du royaume de Juda, en au moins deux vagues (587 et 582). Les déportés furent installés sur des domaines de la couronne dans le centre et le nord de la Babylonie. Ils y fondèrent plusieurs bourgades, dont l'une nommée significativement en babylonien *Al-Yahoudou*, « la ville de Juda », qui reprenait la désignation officielle de Jérusalem des textes historiques de Babylone. Cette déportation de la population de Juda, immortalisée par la Bible et fondamentale pour l'évolution de la pensée juive, n'est cependant que la plus spectaculaire parmi plusieurs autres ayant affecté les populations de l'ouest du Proche-Orient. À l'image des déportations assyriennes, elle poursuivait d'autre part un double but : annihiler toute capacité de résistance dans l'ancien royaume de Juda et fournir, en Babylonie, une main-d'œuvre de dépendants de la couronne, utilisée pour les grands travaux et pour la remise en état d'une partie du potentiel agricole de la Babylonie.

À partir de 568, la partie occidentale de l'Empire néo-babylonien apparaît définitivement soumise : un *modus vivendi* est établi avec le pharaon d'Égypte, fixant la frontière entre les zones d'influence des deux royaumes à la ville de Hazzatou, l'actuelle Gaza. Les successeurs du roi de Babylone se contenteront jusqu'en 539 d'assurer leur mainmise sur les zones frontalières de l'empire, au nord en Cilicie (au sud-est de l'actuelle Turquie), au sud dans une partie de la péninsule arabique.

Le gigantesque programme de reconstruction de Nabuchodonosor

Grâce à leurs conquêtes, les rois de Babylone avaient accumulé un butin matériel et humain

considérable. Ils l'utilisèrent à la remise en état de leur pays, en commençant par les monuments les plus vénérables et les plus prestigieux : les grands temples urbains de Babylonie. Nabopolassar puis, surtout, Nabuchodonosor, et dans une moindre mesure leurs successeurs, multiplièrent restaurations et reconstructions dans la plupart des grandes villes, depuis Sippar au nord, siège du sanctuaire du dieu du Soleil, Shamash, jusqu'à Our au sud, où résidait le dieu de la Lune, Sîn, sans oublier Ourouk et son temple dédié à la déesse Ishtar. Mais c'est dans leur propre capitale, Babylone, qu'ils entreprirent le programme de rénovation le plus ambitieux. Pour empêcher toute prise ultérieure de la ville, ils la ceignirent d'une double ceinture de murailles en briques, d'une épaisseur considérable, dont les vestiges ont traversé les siècles. Pour protéger également Babylone de l'Euphrate qui la traversait et dont le régime fluvial était pratiquement impossible à maîtriser avec les techniques de l'époque, ils édifièrent à l'entrée septentrionale de la ville un énorme massif en briques qui, mordant sur le fleuve, brisait en partie la force de son courant. Un aménagement hydraulique très en amont de la ville permettait aussi, par une longue digue que l'on appela par la suite « le mur de Médie », de détourner les crues lorsque le niveau du fleuve augmentait trop dangereusement.

Babylone était le siège de deux pouvoirs. Le premier était celui du roi, qui habitait dans un gigantesque palais, situé au nord de la ville, en bordure de la principale porte urbaine, dédiée à la déesse Ishtar. Les fouilles allemandes du début du XXe siècle ont dégagé par dizaines les pièces de ce palais, qui fut en usage au moins jusqu'au passage d'Alexandre le Grand à la fin du IVe siècle. Le complexe palatial formait un ensemble clos, situé à cheval sur la muraille de la ville ; il était pourvu de son propre système de fortifications, tant vers l'extérieur que vers l'intérieur de Babylone : les rois néo-babyloniens n'excluaient pas, en effet, le risque de mouvements de révolte à l'intérieur même de leur capitale. Par ailleurs et malgré tous les efforts des archéologues ou des historiens, il a été impossible d'identifier à l'intérieur du palais royal, l'emplacement des mythiques jardins suspendus et la question même de leur existence reste largement débattue.

L'autre grand pouvoir était celui du dieu tutélaire de la ville, Mardouk, appelé aussi Bêl, « le Seigneur », car il était, dans le panthéon babylonien, le roi des dieux. Comme le souverain humain, il disposait d'une vaste demeure, l'*Esagil* (nom signifiant « la demeure dont la tête est élevée »), dans laquelle il vivait sous la forme d'une statue où s'incarnait sa divinité. Une grande partie du clergé du temple de Mardouk avait pour tâche d'entretenir une parfaite pureté des lieux, de présenter au dieu sous sa forme statufiée quatre repas quotidiens et de l'habiller de vêtements à la mesure de sa puissance, recouverts d'une décoration particulièrement riche. Cet entretien donnait lieu à des cérémonies journalières dont le rituel extrêmement codifié s'accompagnait de prières chantées, mises en œuvre par les *narou* – musiciens et chantres – ou les *kalou* – spécialisés dans les lamentations. Mardouk ne résidait pas isolé dans son temple, mais était entouré de son épouse divine, la déesse Bêltiya-Sarpanitou et d'un personnel domestique divin. À l'intérieur de l'*Esagil*, des chapelles étaient réservées aux autres dieux du panthéon, qui assistaient le dieu Mardouk dans l'exercice de son pouvoir royal divin.

À proximité immédiate de cet édifice s'en élevait un autre, qui formait couple avec lui, l'*Etemenanki*, « la demeure fondement du ciel et de la terre ». Il s'agit de la ziggourat de Babylone, une tour à étages de forme pyramidale, dont un document plus tardif fournit les dimensions : à partir d'un carré de base de quatre-vingt-dix mètres de côté, elle s'élevait à quatre-vingt-dix mètres de hauteur. L'absence totale de relief qui caractérise la plaine babylonienne fait qu'un tel édifice émergeait spectaculairement de la ville et se voyait à une distance considérable. Le mythe de la tour de Babel tire donc probablement une partie de son existence de l'image formidable de ce monument, qui a actuellement complètement disparu. À son sommet se dressait un bâtiment de six pièces comprenant une chambre pour le dieu, pourvu d'un lit de quatre mètres et demi de long sur deux de large. Il servait de résidence au dieu Mardouk, lorsque ce dernier s'incarnait à partir de sa forme astrale et descendait sur terre en abordant au sommet de la ziggourat. Babylone comprenait par ailleurs une multitude d'autres temples, voués aux autres divinités du panthéon babylonien, et

dont plusieurs ont pu être dégagés lors des fouilles de la ville.

Si Babylone représente la forme la plus accomplie du gigantesque programme de reconstruction des rois néo-babyloniens, qui mobilisa pendant plus d'un demi-siècle une grande partie des ressources de l'empire, des travaux aussi somptueux furent entrepris dans toutes les villes où s'élevait le sanctuaire d'un dieu majeur du panthéon. Beaucoup de vestiges monumentaux qui subsistent actuellement dans les anciennes villes mésopotamiennes datent de cette période.

Les successeurs de Nabuchodonosor, ou le début de l'agitation politique

Cependant, à la période de gloire et de puissance que représente le long règne de quarante-trois années de Nabuchodonosor succéda une période de troubles politiques : son fils Amêl-Mardouk fut assassiné et remplacé par son beau-frère, Nergal-shar-ousour, le Nérglissar de la Bible. Il ne régna que quatre ans et son propre fils, Labashi-Mardouk, ne lui succéda que pour quelques mois avant d'être également éliminé par un complot nobiliaire. Celui qui monta alors sur le trône de Babylone, Nabou-na'id – cité plus souvent sous la forme Nabonide que nous a transmise la tradition grecque – n'appartenait pas à la famille royale issue de Nabuchodonosor ; d'autre part, il était âgé et avait probablement été mis en avant par le véritable instigateur du complot, son fils Bêl-shar-ousour – le Balthazar biblique. Il régna pourtant dix-sept ans, mais son règne comporte un épisode qui laisse encore perplexes les historiens, puisqu'à partir d'une campagne militaire commencée dans l'ouest de l'actuelle Jordanie, il s'enfonça au cœur de la péninsule Arabique et s'installa pendant plusieurs années dans l'oasis de Tema, non loin de l'actuelle Médine. Pendant son absence, son fils administra l'empire. Mais lorsque Nabonide revint à Babylone, il entreprit de mettre en œuvre une réforme du panthéon conduisant à faire du dieu de la Lune, Sîn, le nouveau pouvoir souverain. Cette remise en cause du pouvoir traditionnel de Mardouk fut présentée par les lettrés babyloniens comme une véritable hérésie et comme le signe que la santé mentale du souverain avait été affectée. S'il ne faut sans doute pas surestimer la vigueur des résistances qui se produisirent alors, il est probable que cette entreprise de Nabonide entraîna une certaine désunion des forces vives de l'empire. Aussi, lorsqu'en 539 le roi perse Cyrus, qui après avoir soumis les Mèdes, puis s'être emparé de l'Anatolie, se retourna contre l'Empire néo-babylonien, il en fit la conquête en moins de deux mois. Bêl-shar-ousour fut tué lors de la prise de Babylone, que ses gigantesques murailles ne protégèrent d'aucune façon, et Nabonide, fait prisonnier, fut envoyé en résidence forcée dans une province orientale de l'Empire perse achéménide. Cyrus ne modifia que peu l'organisation politique et économique de l'Empire babylonien, mais permit aux anciens déportés de Jérusalem et d'autres villes de l'ouest du Proche-Orient de regagner leur lieu d'origine.

La fin d'un empire, mais non d'une empreinte culturelle

La chute de l'Empire babylonien fut donc encore plus rapide que celle de l'Empire assyrien sur les décombres duquel il s'était construit. À partir de 539, la Mésopotamie n'eut plus d'autonomie politique et devint l'une des provinces des empires qui se succédèrent au Proche-Orient jusqu'à l'ère chrétienne. Mais cette perte d'indépendance ne signifie pas un déclin : l'œuvre de restauration des rois babyloniens porta ses fruits pendant plusieurs siècles tant dans le domaine économique que culturel, permettant à la civilisation mésopotamienne de poursuivre son existence au moins jusqu'au Ier siècle avant notre ère. L'empreinte de l'Empire néo-babylonien fut cependant beaucoup plus légère que celle du pouvoir assyrien dans l'ouest du Proche-Orient et fut très vite oubliée, d'autant plus que celui-ci s'était unifié culturellement autour de la langue et de l'écriture alphabétique araméennes : les langues de Mésopotamie et l'écriture cunéiforme se replièrent alors sur leur berceau d'origine et seuls subsistèrent, par le biais des derniers livres bibliques, puis des historiens de l'Antiquité classique, des souvenirs épars, très vite transformés par la légende, de la puissance des rois de Babylone et de la splendeur de leur capitale.

Bibliographie



La Mésopotamie au premier millénaire avant J.-C.
Francis Joannès
U Histoire
Armand Colin, Paris, 2000



Atlas de la Mésopotamie et du Proche-Orient ancien
Michael Roaf
Brépols, Paris, 1996



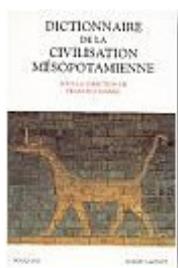
Le Proche-Orient asiatique. Tome 2 : les empires mésopotamiens, Israël.
Sous la direction de Paul Garelli et André Lemaire
Nouvelle Clio
PUF, Paris, 5e édition 2002



La Mésopotamie, portrait d'une civilisation
L. Oppenheim
Gallimard, Paris, 1970



La Mésopotamie
Georges Roux
Collection Points Histoire
Éditions du Seuil, Paris, 1995



Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne
Sous la direction de Francis Joannès, assisté de Cécile Michel
Bouquins
Robert Laffont, Paris, 2001